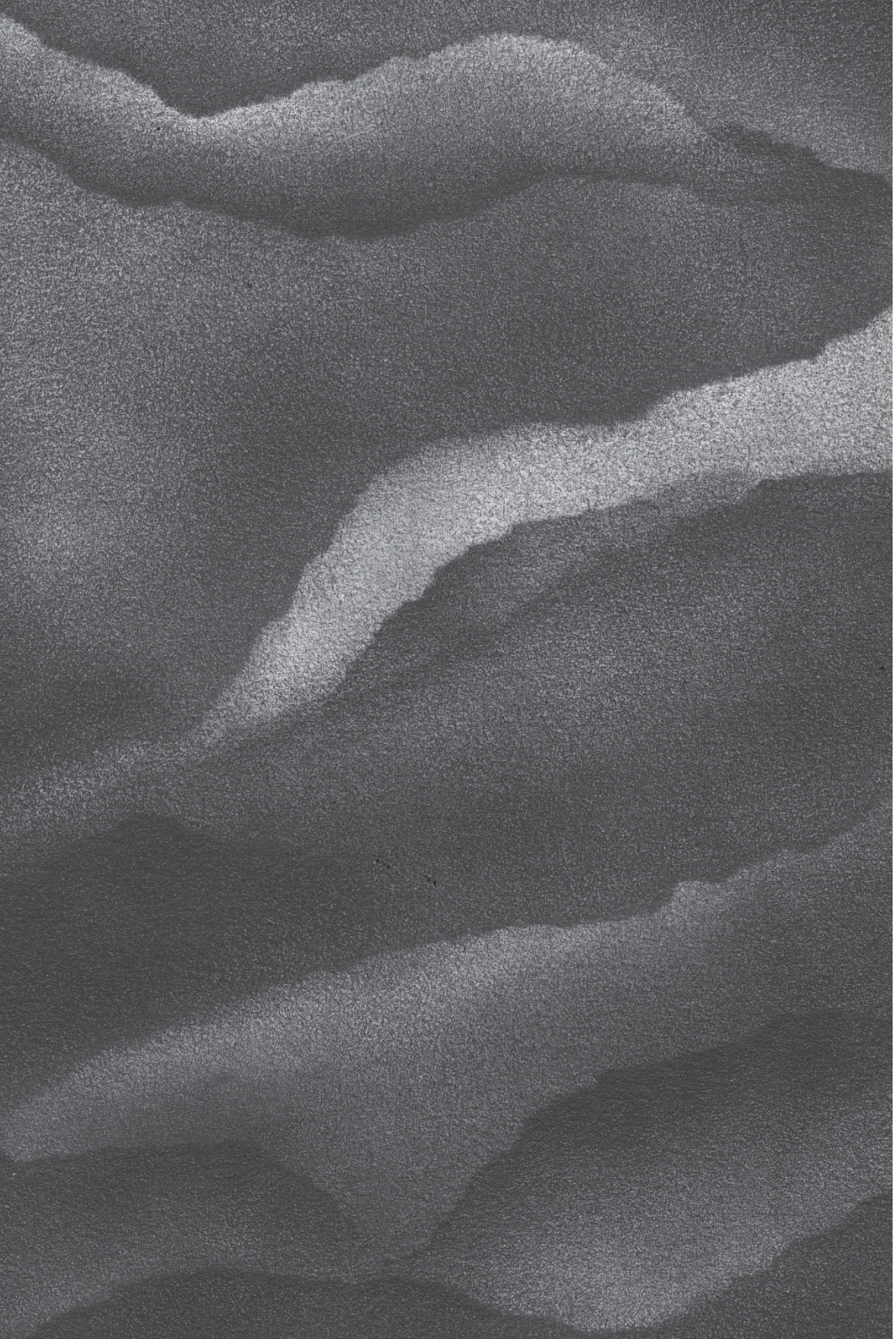
Carbonisé



Alain-René Königstein

Carbonisé

Anthologie des œuvres de A.-R. Königstein

– 1994-2019 –

Illustrations
Tino Di Santolo

Anima

Lettre du sous-commandant Marcos à son disciple sur les barricades a été initialement publié par Hriliu, 1996
L'Ésotérisme révolutionnaire a été initialement publié par Les Gouttelettes de Rosée, 1996
L'Erreur fasciste a été initialement publié par Les Gouttelettes de Rosée, 1996
Les Braises sous la cendre a été initialement publié par Les Presses maçonniques, 2006

Images : Tino Di Santolo
Couverture (intérieure et extérieure), page 194 et 302 : série *Strates* (2016) ; page 4 et 28 : série *Ombre portée* (2016) ; page 68 : série *De Nartura Rerum* (2015) ; page 172 : *Le Pli* (2016).

Mise en page et graphisme : Vincent Capes
Relecture : U235

© Préambule par Alain Guyard | © Dessins Tino Di Santolo

2020 Anima pour la présente édition

ISBN : 978-2-9559754-2-8
Dépôt légal : Juin 2020

Éditions Anima
11B rue de la Servie 30000 Nîmes
zoanima@gmail.com | www.zoanima.fr

Préambule

par Alain Guyard

—

Manuel de survie dans un monde carbonisé

J'écris ces lignes dans mon bureau, tandis qu'un jeune hoche-queue noir est posé sur ma porte, et qu'il volète dans la pièce, pour se reposer sur un panier d'osier en bord de ma fenêtre grande ouverte sur le jardin. C'est un petit panier qui me servait à ramasser les œufs de mes poules. Le jeune passereau me regarde, là niché dans l'osier. Son père en deux coups d'aile atterrit sur l'anse. Son jabot d'un rouge éclatant contraste avec le loup noir de gentleman cambrioleur. Il donne la becquée à son petit et s'en repart en pépiant.

Je suis avec un petit rossignol des murailles alors que j'écris ces lignes où je dois témoigner d'une voix de fin du monde, de la voix de A.-R. Königstein, celui qui, il y a plus de vingt ans déjà, nous parlait d'un monde carbonisé, massacré, où l'homme et la nature ensemble, allaient être en ruine. Mais je dois me faire le porte-parole de celui qui voyait au-delà des ruines et de la Kali Yuga, et s'adressait à l'humanité survivante, régénérée à ce terrible bain de feu, humanité redevenue vagabonde et mouvante dans le rêves des Dieux, recomposant avec la nature des liens sacrés immémoriaux et très nouveaux. De cela parle Königstein, du monde ruiné et du monde régénéré, de la suie des ruines et des aurores vermillonnes. Il a écrit il y a vingt ans, mais il a écrit pour dans vingt ans.

Il y a donc le rossignol des murailles.

L'oiseau à la face enténébrée de cendre noircie mais au cœur ardent et palpitant de braise vivante. Et l'œuvre de Köngistein est également marquée à la cendre et à la braise, au deuil d'un monde qui est appelé à périr et à la puissante vitalité d'une nature opiniâtre qui reprend ses droits et irrigue d'un sang nouveau l'humanité à venir. Telle est l'œuvre de Königstein, œuvre double, faisant le constat de la mort, et puissamment projetée dans la vie à venir. Elle s'adresse aux révoltés, aux bannis, aux proscrits, aux transfuges, aux maraudeurs, aux errants et aux voleurs, aux *refuzniks* du travail, aux voyous, aux bandits de grand chemin, à tous les en-dehors parce que, dans un monde qui s'achève, ils sont à la fois ceux qui hâtent la chute de l'ancien et qui préparent le nouveau monde. C'est pourquoi il faut savoir lire Königstein au-delà de la cendre de la lettre, jusqu'à l'ardeur de la braise de l'esprit, et se mettre à l'école du passereau en livrée de sable et de gueule.

Car en vérité, toute son œuvre nous transporte au-delà du constat des ruines. Il avait déjà pris acte joyeusement de la mort du monde il y a plus de vingt ans, alors qu'aujourd'hui les personnes qui se croient lucides ne parviennent pas à sortir de la déploration des apocalypses. Pour Königstein, il n'est déjà plus question d'acharnement thérapeutique. Plus rien de ce vieux monde n'a à être sauvé, car de ses fausses valeurs — comme on parle de fausses-couches ou de fausses routes, rien ne sera conservé. Il faut prendre son havresac, tourner le dos au champ de ruines et fourcher vers les chemins buissonniers. Parce que le constat de la mort de notre civilisation était pour lui, déjà en 1994, d'une telle banalité, Königstein nous invitait, il y a vingt-cinq ans, à *voir au-delà*. Dépassant les corbeaux annonciateurs de la catastrophe à venir, collapsologues et autres néo-messies des communautés geignardes et doucereuses, il nous invite à *transpercer la mort*. Sa lecture nous octroie en quelque sorte un don de seconde vue,

grâce auquel nous ne sommes plus aveuglés par le cataclysme qui vient. Car pour Königstein, il est déjà venu. Et toute son œuvre repose sur cela : en finir avec les espérances, avec toutes les espérances, qui sont vertus d'esclave, prendre acte de l'anéantissement, digérer le nihilisme, pour ensuite engendrer une vie nouvelle. Toute son œuvre est propulsée en direction de celle-ci. Nouvelle forme de vie pour laquelle nous ne sommes pas encore armés conceptuellement et langagièrement en conséquence, mais qui nécessite qu'on en soit les accoucheurs. C'est pourquoi nous avons à apprendre un nouveau langage, un nouveau rapport au monde, à soi, aux autres, qui empruntent les formes anciennes et immémoriales mais les régénèrent de l'intérieur. D'où, chez Königstein la langue de l'ésotérisme, l'amour du secret initiatique et les retrouvailles avec les fraternités occultes qui maintiennent vivantes les langues du mythe, les chants des Dieux et les psalmodies des chamans. Parole plurimillénaire, parole magique de résurrection. Pas moins. Cette méthode — königsteinienne ? — de la métamorphose de l'écriture — donc de notre lecture de ses lignes — pour qu'elles deviennent langue chamanique proférée et ouïe, défie notre entendement. C'est normal. Cette technique s'appelle magie, et ce « manuel de survie » aurait pu s'appeler il y a quatre siècles « traité de magie naturelle ». Nous venons à peine d'apprendre que nous sommes condamnés à mort. Mais il y a vingt ans Königstein fumait la pipe assis sur notre cadavre, et décrivait comment la chair nous revient d'entre les morts et comment nous serons Osiris le mort ressortant tout vif du limon du Nil. Folie pour nous, les moribonds ! Vérité pour les nécromanciens et les mages ! Mais nul ne peut entrer dans l'œuvre de Königstein s'il ne prend pas acte de la ruine, et simultanément, s'il ne fait pas le pari de la résurrection de la vie. Or cela nécessite de mourir à la rationalité étroite, pour être adoubée par la grande sœur de la poésie. Laquelle s'appelle, donc, la magie.

C'est pourquoi je me suis senti habilité à écrire cette préface à Königstein, lorsque le rossignol des murailles est venu nourrir son oisillon déposé dans la berce d'osier de mon âtre.

Ainsi donc, aujourd'hui, en 2019, tous les peuples du monde découvrent — avec la stupéfaction outrée et l'indignation incrédule de ceux qui viennent de se faire enfumer — qu'ils viennent d'être condamnés à mort par la civilisation qui les a fait grandir, élevé et fait tenir debout. Alors, dans un même mouvement où l'urgence se mêle à la bonne volonté, tous cherchent quoi faire, et tous cherchent à bien faire.

Résumons leur bêtise crasse en quelques mots-clefs. Tous veulent bien faire. Aussi veulent-ils s'engager dans la transition écologique. Ils espèrent ainsi faire barrage à la sixième extinction des espèces, afin de promouvoir, au sein de l'anthropocène, une économie éco-responsable, décroissante et bienveillante, en réinvestissant les campagnes. Et tous veulent que la démocratie, meurtrie par l'économie de marché, s'en émancipe enfin, afin que les peuples, enfin librement consultés, soient les artisans de ce « changement de paradigme ».

Voilà, à gros traits ce qui est en train de se dire et de se faire en 2019.

On aimerait toutefois rappeler quelques évidences que Königstein consigna dans son œuvre dès 1994…

Jamais nul n'a pris la peine de réfléchir à la question fondamentale : « faut-il faire quelque chose ? » Entendons bien Königstein. La question qu'il faudrait impérativement se poser n'est pas « quoi faire ? ». Cette problématique fut abordée par Lénine dans des temps tragiques comme les nôtres, beaucoup plus préparés à la violence insurrectionnelle, mais trop chevillés au matérialisme historique et à l'exploitation collective de la nature. La question n'est pas non plus : « est-il encore temps de faire quelque chose,

n'est-il pas trop tard ?, tout n'est-il pas vain ? ». Cette question, elle a déjà été abordée par le nihilisme russe, mais la réponse qu'il en donne butte encore sur Dieu, dont le cadavre est bien encombrant. Le véritable enjeu, aujourd'hui, nous explique Königstein tout au fil de son œuvre, est de savoir si le « faire » en tant que tel, si les catégories de l'action, en somme si « l'activisme » est une réponse adéquate à la crise mortelle que rencontre l'humanité. Car cette obsession pour le pratico-pratique va précipiter plus encore notre chute. En effet, notre civilisation s'est constituée depuis les âges classiques en se détournant de la contemplation et de la spéculation pour leur préférer la *vita activa*. Ce choix civilisationnel s'est débord décliné sous la forme de l'extension formidable des sciences et des techniques grâce à quoi l'homme pouvait réaliser le programme cartésien en devenant le « maître et possesseur de la nature ». Ensuite le capitalisme s'est emparé de ces ressources de la raison instrumentale et pratique, les a déconnectées de la raison finale et spéculative, pour ne penser que les conditions de l'accroissement de la productivité, et jamais le sens de cette action. Dans cette perspective, on est en droit de se demander si tous ceux qui veulent absolument « faire » quelque chose (pour le climat, contre l'écocide, etc.), c'est-à-dire qui peignent des pancartes, chantent des slogans mignons, et font pousser des plantes gratuites, en un mot, tous ceux qui se *mobilisent* et mobilisent les ressources infinies de l'action, donc de la technique (militante, résistante, politique, sociale ou environnementale), ne font rien d'autre, en *s'engageant*, que scier la branche sur laquelle ils sont assis.

En revanche, promouvoir un *dégagement*, c'est la voie suivie par Königstein. Et il n'est pas possible de le comprendre, et de comprendre *l'insurrection* spirituelle *qui vient*, si l'on est pas capable de se convertir à la *révolte désinvolte*, à *l'engagement pour le dégagement*, à *l'enthousiasme pour la désaffection* qui irrigue et nourrit tous ses

écrits. Ce refus du faire, ce mépris pour l'activisme, peut se dire autrement que de manière négative. Énoncé positivement, Königstein nous exhorte scandaleusement à revenir à la *spéculation métaphysique*, à *réinvestir la vie spirituelle* en faisant le pari de *refonder une ontologie*. À pénétrer sa pensée, on comprend que le mieux serait sans doute de ne-pas-faire, pour enfin se consacrer aux positions de retrait dont les mystiques orientales comme les antiques sagesses ont toujours affirmées qu'elles étaient le moyen d'en finir avec une vie gouvernées par le régime des moyens. L'idiot, le bon-à-rien et l'incapable ont plus à nous apprendre sur la bonne manière d'être-au-monde que l'ingénieur, l'activiste ou le militant. Refuser absolument de travailler, être inexploitable, démobilisé et joyeusement désœuvré, en un mot ne plus être l'auxiliaire de la machine cela reste d'abord le meilleur moyen de ne pas se contenter de gripper la machine, mais de la foutre en l'air par manque de bras. C'est ensuite faire la pari d'une vie qui est marquée au sceau de la méditation, de l'indolence, de la spéculation oiseuse, de l'oisiveté, de la philosophie, ce qui est l'autre nom de la paresse.

Cependant, oubliant que le salut aujourd'hui est dans le renoncement à l'action et dans la vertu mystique et poétique du *dégagement*, nos affolés de la fin du monde misent sur une transition écologique grâce à quoi nous pourrions éviter la catastrophe. Qui leur dira que le train de la transition a été manqué, loin derrière nous, précisément en soixante-dix-neuf ? Nous sommes *déjà* dans la catastrophe, depuis presque cinquante ans. Il ne suffit plus d'être le colibri s'en allant pisser sur l'incendie dans la pinède. Nous habitons l'âge noir de la Kali Yuga, comme ne cesse de le répéter Königstein. Il ne faudrait donc parler plus parler de *transition* écologique mais de *dévastation* — le mot revient souvent sous sa plume. Car nous sommes passés du trop-plein consumériste et de l'engorgement des productions industrielles à l'évidement des campagnes de toute trace de vie, à l'évidement de nos âmes de toute poésie, à l'évidement du langage de toute possibilité de l'habiter humainement.

Les mêmes cocus de la fin de l'Histoire découvrent depuis deux ou trois ans que la sixième extinction des espèces est en route, quand bien même il faudrait l'appeler plutôt la première extermination des espèces (suivie sans doute de l'auto-extermination de l'homme par l'homme). Et ces mêmes dindons de la farce pathétique de l'Apocalypse se mettent à parler doctement d'anthropocène, pour définir ce moment où l'écosystème planétaire est impacté définitivement par l'activité humaine, alors qu'il s'agit de capitalocène, puisque l'assassinat de la planète n'est pas le fait de l'homme mais d'une certaine organisation politique et économique, tricentenaire, inventée par la bourgeoisie, dont le nom est capitalisme, et contre laquelle il faut partir en guerre à mort, au nom de la vie.

Nos affolés de la fin du monde parlent alors de fonder une nouvelle alliance avec la nature, de transmigration vers les campagnes intouchées par la civilisation industrielle et qui deviendraient alors ce nouveau refuge, déjà rêvé par Rousseau ou Thoreau. Et tous alors de s'extasier sur la possibilité de fonder des utopies pacifistes de permaculture féministo-agraire avec jouets en bois et fermes véganes. Sans doute oublient-ils que le capitalisme se contrefout de ces robinsonnades, qu'il les broiera avec ses véhicules blindés et ses flics pour en récupérer les terres, et qu'il enrégimentera cette jeunesse docile et bêlante pour en faire la chair-à-canon dont il aura besoin pour ses guerres nucléaires et bactériologiques de conquête des dernières ressources, des terres rares. Sans doute oublient-ils surtout que ces utopies agrestes et bucoliques font l'impasse sur le fait que toute la terre est polluée de particules de métaux lourds, que pas un champ ou un pré n'est épargné par la

contamination nucléaire et que toutes nos rivières sont saturées d'antibiotiques ; de telle sorte que nous sommes condamnés à vivre parmi et avec les ruines et les déchets, et faire d'eux des havres et des retraites, des baraques et des camps de retranchement armé. Et les mêmes pressentent avec effroi que les États industriels sont en train de planifier la mort d'au moins de 25 à 75% des êtres humains sur cette planète, soit entre deux et cinq milliards de nos sœurs et de nos frères ; mais il se persuadent que le problème est d'abord écologique, qu'il a certes des répercussions sociales, mais que c'est à la douce, gentille et débonnaire démocratie de les prendre en compte de la manière la plus responsable qui soit. Ils négligent un élément fondamental : « notre » « démocratie » est *carbonée*. Toutes les institutions prétendument démocratiques mises en place par l'État depuis cent ans sont liées pieds et poings aux industries fossiles. Il faut se déplacer sur les lieux de réunion, se transmettre les informations utiles aux délibérations et aux décisions en consommant de l'essence ou de l'électricité, toujours du pétrole ou du nucléaire. On est maintenant en droit d'affirmer que les institutions démocratiques et les États d'après 1950 sont des technologies de contrôle des masses organisées par l'industrie fossile pour assurer sa perdurance et reconduire son pouvoir. Avec les ours blancs et la banquise, c'est donc la démocratie carbonée qui disparaîtra, et ce sera une bonne chose.

Est-ce un hasard alors, si nos gagas de Gaya invoquent l'effondrement et la « collapsologie » ? Leur insistance à parler de *collapse* n'est pas innocente et mérite qu'on l'interroge. En bon anglais, cela signifie « effondrement », et convoque les images de l'assise d'un bâtiment qui rompt et se creuse, ne laissant qu'une béance dans laquelle s'engouffre tout le corps de la bâtisse. Or l'imaginaire que Königstein met en place est celui d'une explosion plus que d'une implosion, d'une déflagration qui ne fera pas seulement

voler en éclat l'habitat humain mais aussi la nature alentour, et les œuvres de culture autant que les harmonies du monde. La déflagration sera telle que les villes comme les campagnes et comme l'esprit humain, sa subjectivité et sa possibilité de langage n'offriront que le spectacle désolant de cratères fumants. Aussi Königstein nous exhorte-t-il à rallier les rangs de ceux qu'il aurait pu baptiser du nom de *blastollogues*. Apôtres d'une apocalypse furieuse et joyeuse, destructeurs radicaux et ricanant qui moqueront leur doux collègues collapsologues et préféreront le *blast* au *collapse*, ils préfèreront cette radieuse explosion avec déflagration et onde de choc, au ratatinement *collapsique* qui évoque en sous-texte les problèmes érectiles et l'apitoiement de soi sur soi dont les collapsologues paraissent coutumiers.

À tout cela, Königstein nous prépare. Mais au-delà il nous projette. Car il fait le pari d'un changement de paradigme qui doit rompre avec trois siècles de capitalisme, deux mille ans de monothéisme, dix mille ans de sédentarisation. La révolution à laquelle il nous convie cherche donc à fonder un nouvel imaginaire, dont la radicalité est certainement la plus inouïe qu'on ait jamais lue ailleurs. Il ne faut pas un nouveau récit, mais une nouvelle mythologie. Il ne faut pas une nouvelle utopie, mais de nouveaux dieux. Il ne faut pas une nouvelle terre à coloniser ou à purifier, il faut *corporéiser* les cieux et spiritualiser les corps. La Vie Nouvelle qu'évoque Königstein est faite d'un assemblage hétéroclite et kaléidoscopique qui invoque les noires forêts de l'initiation, les cérémonies chamaniques où l'on porte le masque des dieux, les fédérations de communes libres, les poètes vagabonds, les Immortels du Tao, la voie du cinabre, le Phénix en l'athanor, le drapeau noir de l'anarchie, les temples d'Angkor enfouis sous la jungle, les mégalopoles du vingtième siècle transformées en chênaies de Brocéliande, les grands troupeaux de bêtes faramines rendues à leur liberté première, l'abolition des privilèges, les

compagnies de marcheurs arpentant les ruines végétalisées, les hommes-ours et les femmes-Artémis s'aimant dans les clairières, les fraternités occultes qui connaissent les chants qui désensorcellent du Spectacle, les confréries de mages qui pactisent en secret contre le Grand Capital, la Déesse déliée des clôtures et la Reine d'En-Bas, le passereau de sang et de suie.

On peut cheminer dans l'œuvre de Königstein en empruntant trois entrées possibles.

La première s'énonce sous forme de constat. Nous sommes dans un monde *carboné*. L'ensemble des structures sociales, politiques et économiques, mais aussi et surtout celui des superstructures idéologiques, symboliques et religieuses sont déterminés par l'exploitation de la nature. Cette exploitation de la nature date de dix mille ans, avec la sédentarisation de l'espèce humaine, la domestication de l'homme par l'homme et l'invention de Dieu. Mais elle a connu son accentuation avec la découverte des dérivés carbonés que sont le pétrole et le charbon au début du capitalisme industriel. Prenant un chemin différent du marxisme, la pensée de Königstein pose donc que l'exploitation économique et l'oppression politique dérivent certes d'une organisation sociale fondée sur la propriété privée des moyens de production. Mais Königstein estime que la première fausse route, en quelque sorte, c'est l'appropriation de la nature. Et il superpose à l'analyse matérielle de l'exploitation techno-industrielle celle, symbolique et archaïque, d'un viol spirituel de la Terre, programmé dès la sédentarisation, et accompli définitivement par l'industrialisation. Le monde carboné qui pénètre et perfore la terre avec ses derricks, explose les organes intimes de la planète pour pomper son gaz de schiste, et viole les replis de ses chairs pour ouvrir des mines, était en gésine et comme une promesse maléfique, contenu dans le soc de

la charrue, la pioche du mineur, la porte de l'étable. Un tel monde va vers sa perte parce qu'il a perdu le rapport sacré avec le corps palpitant du monde. C'est la première sente que nous pouvons emprunter pour aller dans l'œuvre de Königstein. La société carbonée, avant d'être une organisation économique qui privatise les ressources énergétiques et arraisonne le monde, est d'abord un mode organisationnel de la vie spirituelle qui n'a plus de rapport sacré avec le cosmos. Que Königstein ait écrit un premier texte en hommage à la déesse-mère, qu'il scande et articule ses démonstrations rationnelles en les incluant dans des combinaisons astrales et les diagrammes des constellations, qu'il reprenne la plume après vingt ans de silence pour faire l'apologie d'une astrologie narrative, rien de cela n'est dû au hasard. C'est sa manière à lui de nous montrer que notre langage comme notre pensée doivent être irrigués d'un très immémorial rapport au monde, paganisme marqué au sceau des correspondances occultes entre ce qui est en haut et ce qui est en bas, hylozoïsme très ancien où la nature palpite de vie et doit être habitée en poète, en astrologue, en mage, en initié, en philosophe hermétique. C'est pourquoi il renoue avec les antiques traditions orphiques et magico-occultiste et cherche sans cesse à retrouver la chaîne d'or des initiations.

La deuxième entrée dans l'œuvre de Königstein, c'est la porte du combat. Car notre monde carboné est un monde carbonisé. C'est-à-dire qu'il est le lieu de la dévastation, dévastation de la nature, comme de la culture et de l'espace intime, celui du for intérieur. On reste sans voix lorsqu'on entend aujourd'hui les collapsologues de tout poil nous inviter à lutter contre le réchauffement climatique sans identifier concrètement l'ennemi contre lequel il faut lutter, les armes qu'il faut employer, les stratégies militaires, les tactiques de guérillas urbaines qu'il faut imaginer. Et ces questions sont bien concrètes. Car

l'on manque aujourd'hui cruellement d'imagination dans l'usage de la violence. Et l'affaire n'est plus aujourd'hui de proclamer, comme en 68, l'imagination au pouvoir, mais de libérer l'imaginaire de la violence (ce qui est autre chose que libérer la violence) de ses tabous moraux et politiques. Quelle violence employer, sous quelle forme, à l'endroit de qui ? Car il ne suffira point de trier nos déchets et d'adorer la lune pour en finir avec la méchante économie libérale. La perspective de Königstein consiste donc à traiter la question écologique — nous aurions dû écrire écosophique — en des termes post-politiques, c'est-à-dire paramilitaires. Vingt-cinq ans avant les groupes qui veulent riposter à l'extinction de masse des espèces par une rébellion de masse des *eco-warriors*, Königstein théorisait la violence révolutionnaire comme riposte au capitalisme industriel et à la sédentarisation agricole. Le Capitalisme ne se laissera pas faire, nous explique-t-il, et il faudra donc en passer par la guerre sociale. Le recours à la violence révolutionnaire et à la tactique insurrectionnelle est donc au cœur de la pensée de notre auteur. Si la génération précédente des combattants révolutionnaires avait donné la priorité à l'action directe au grand jour, avec structures de commandement très verticales copiées sur l'organisation militaire classique, la tactique préconisée par Königstein consiste à composer de nombreuses micro-cellules clandestines s'articulant les unes aux autres sur le champ de bataille de manière très horizontale, souple et auto-organisée. Il met l'accent sur une guérilla de l'évitement et de la prise à revers, et souligne l'aspect esthétique de la lutte. On songe bien évidemment au black bloc, mais qui serait adorné et porté à la puissance par une dimension clanique, fraternelle, et spirituelle. Enfin, son insistance à recourir à la clandestinité pour les groupes armés fait certainement écho à ce que pronostiquait déjà Debord en 1988 : la collusion entre les services secrets, la police, les médias et la

manipulation d'État pour le maintien au pouvoir d'une classe capitaliste toujours plus illégitime aux yeux du peuple. L'invisibilité n'est pas qu'une posture romantique, elle devient un recours stratégique pour quiconque aujourd'hui veut battre en brèche la Société du Spectacle, et Königstein n'a pas attendu « l'apparition » spectaculaire (?) d'un certain « Comité Invisible » en 2007, pour annoncer, plus de dix ans avant, et *dans la plus grande discrétion*, l'invisibilisation des comités.

Enfin la troisième entrée est « charbonnière ». C'est là où Königstein se projette vraiment dans l'après-cataclysme. Il est certain qu'il faut renouer avec la nature. Mais nos écologistes contemporains le font encore avec les catégories mythiques de l'Âge d'or. Leur millénarisme politique n'ose pas éprouver ses propres fondements chrétiens, et retrouve tout naturellement une version édénique et pré-adamique du rapport à la nature. Les utopies bucoliques et pastorales qu'ils nous décrivent sont sans-issue et cela pour deux raisons. D'une part, comme nous l'avons déjà exposé, elles reposent sur l'idée d'une nature pure et intouchée, en son état originel, alors que la nature à laquelle nous sommes confrontés est souillée, marquée pour toujours par les stigmates de la violence que nous lui avons fait subir. D'autre part, la société alternative ainsi mise en avant reste celle des sociétés agraires et sédentaires qui furent justement la matrice, il y a dix mille ans, de ce que Königstein appelle le « viol de la Déesse ». C'est à ce paradigme-là qu'il faut s'attaquer aussi. Et c'est pourquoi, en retournant aux antiques sociétés itinérantes de charbonniers, en étudiant leurs rites et leurs mythes, Königstein cherche à se hisser hors de cette double impasse. Car les charbonniers ont quitté depuis des millénaires l'Éden et leurs forêts n'ont rien à voir avec le paradis adamique. Ils portent le fer contre le bois, abattent l'arbre du monde et le brûlent, et toute leur symbolique consiste à assumer cette part de mal qu'ils

portent en eux. Ils vivent parmi les cendres comme nous auront à vivre parmi nos ruines. Ils se réunissent dans leurs baraques, cabanes de misère, temple de bric et de broc, loge aux planches mal ajustées. Ils ne sont pas des bâtisseurs, mais des bricoleurs, s'installent à la périphérie du monde et non en son centre urbain et névralgique, levant le camp après chaque charbonnage pour aller à une autre clairière, sous d'autres arbres… Ils prélèvent un peu et disparaissent, ne laissant derrière eux que le panache d'une fumée bleue et le souvenir du bruit des cognées. Ils ne sont pas des gens de la vallée, exploitants agricoles attachés à la terre, collant à la glèbe. Ils ont recours aux forêts, comme les bandits et les marginaux, et ils se déplacent sans cesse. Voyageurs et maraudeurs, chemineaux et routards, ils arpentent la terre, s'arrêtent ici où là, et repartent, légers et sans attache. Vagabonds, ils sont. Vagabonds nous serons. Renouer avec la tradition des charbonniers et de leur cousins militarisés que sont les carbonari, c'est adopter un autre rapport à la nature qui se débarrasse de l'Éden fabriqué par le monothéisme et se moque de la terre à exploiter inventée par la sédentarisation. Or comment ferions-nous pour renouer avec la nature si nous continuons de projeter sur elle cette double idéologie mortifère qui a préparé sa détestation et sa destruction ? On ne pourra fonder l'écosophie à venir que si l'on en finit avec dix mille ans d'exploitation. Et pour ce faire, il faut détruire les paradigmes spirituels et métaphysiques que nous portons en nous comme un programme et une malédiction. Les figures immémoriales convoquées par Königstein précèdent donc le dieu unique et l'invention des clôtures. Ce sont celles du charbonnier, du carbonaro, du maquisard, de l'errant et de l'homme des forêts. Elles doivent être notre soutien et notre inspiration.

Mais si ces trois sentes permettent d'entrer dans la forêt luxuriante de la pensée de Königstein, elles ne sont rien devant ce qui fait le tissu, l'humus et la couche

de terreau sur lequel ses arbres conceptuels se déploient. Or, le fondement de la pensée de Königstein, à partir de quoi toute sa méditation rayonne, c'est une notion partout présente et jamais nommée : *l'imaginal*. Fin connaisseur de l'œuvre de Debord, il reprend par devers-lui l'idée du Spectacle. Nous sommes déconnectés du monde, nous avons perdu le sens de la terre, dirait Nietzsche, parce que nos rapports sociaux sont médiatisés par des images fabriquées, véritables impostures entretenues par l'idéologie et qui interdisent l'accès à la vérité du monde. Ces images fabriquées, nous les maintenons vivantes et nous contribuons à amplifier leur existence fantasmatique. Cela n'a rien à voir avec le mensonge médiatique. Cela est lié à notre subjectivité et notre incapacité à imaginer le monde comme il va. *Nous sommes désimaginés du monde*. D'où, chez Debord, l'idée que lorsque nous sommes pris par la société spectaculaire-marchande, nous adoptons une position passive : est morte en nous la puissance du désir, la capacité de voir un autre monde sous le déferlement des images idéologisées. Le fétichisme de la marchandise, dont parlait Marx en recourant mystérieusement à la dénomination d'une opération chamanique, était déjà parvenu à gommer la vérité de la marchandise, en effaçant la somme d'exploitations qu'elle exigeait, en maquillant les qualités réelles de la marchandise pour lui substituer des vertus occultes et symboliques, des valeurs d'usage déconnectées de la valeur d'échange. Déjà, il y a plus de cent cinquante ans, tout était mis en place pour que notre imaginaire soir vampirisé et asséché par le symbolisme et les signes fictifs qui enrobaient l'objet consommable et rendait l'identification de ses qualités propres impossibles. Déjà, il y a cent cinquante ans, nous étions phagocytés par un imaginaire d'emprunt. Or la spectacularisation, comme la comprend Debord, accélère le processus de fétichisation, et l'étend des marchandises à l'ensemble de ce qui fonde la vie humaine : le rapport humain, la culture. Nous

ne parvenons plus à coïncider avec notre propre existence, nous sommes séparés de nous-mêmes ; et le faux devient la vérité de notre vie. Et comme Marx invoquait le fétiche des sorciers, Debord invoque la puissance hypnotique des enchanteurs dans sa dix-huitième thèse. Nous ne pourrons échapper à ce monde, et le révolutionner, qu'en brisant les enchantements que le Capitalisme, comme sorcellerie, exerce sur les facultés imaginantes de nos âmes. Königstein pourrait donc s'inscrire comme le troisième de cette lignée des *penseurs de l'imagination sidérée par les fétiches et les passes hypnotiques du Capital.* Mais sans doute est-il des trois le plus radical. Car il prend au mot ce que ses prestigieux prédécesseurs ont murmuré avec crainte, et se sont cantonnés à utiliser comme des métaphores : le combat à mener aujourd'hui, c'est d'abord la réappropriation des moyens d'imaginer le monde contre les fétiches et les hypnoses. Car l'image est magie. Il faut donc trouver les contre-sorts et les exorcismes. Ce que Marx, le petit-fils d'un kabbaliste, et Debord, le fils d'un fantôme, pressentaient sans oser mener à terme, leur conclusion, Königstein l'affirme sans ambages : *inventons les clefs occultes, les charmes et les désenvoûtements par quoi nous clouerons aux portes de nos granges les chouettes et les hiboux de la sorcellerie capitaliste.* Renverser ce monde, et le subvertir de l'intérieur ne pourra se faire qu'à la condition que nous libérions les puissances aliénées de l'imagination active. Apprenons des hypnotiseurs et des sorciers les règles de la sidération, et fabriquons des images qui nous feront échapper à celle-ci. Or Paracelse l'alchimiste en parlait déjà, et les visionnaires du Chiisme iranien du XVIIe siècle également : il existe une puissance de l'imagination qui n'est pas qu'une puissance de fabulation ou une fabricatrice d'utopie, mais qui exerce une véritable opérativité magique ; elle engendre les mondes, façonne les fœtus au ventre des mères et renseigne sur un monde qui double le nôtre, l'oriente et l'enveloppe.

Il s'agit de *l'imaginal.* Les magiciens, les alchimistes et les visionnaires l'expérimentent quotidiennement. Cette conception archaïque, magique, de l'imagination que Königstein redécouvre, elle met l'accent sur la puissance des rêves comme matrice du monde, ainsi que les populations natives d'Australie le savent depuis quarante mille ans. Et il semble bien que, pour Königstein, la réactivation des mondes imaginaux soit la préoccupation centrale. Si nous rêvons suffisamment haut et fort, nous ferons tomber l'aliénation du fétiche et l'hypnose du spectacle. Mais qu'on s'entende bien. Cela, n'importe quel intermittent du spectacle un peu cultivé pourrait le répéter. Il le répétera comme une métaphore et un mantra lui évitant commodément de descendre dans l'arène du combat social. Königstein va plus loin. Il prend au mot la magie. L'âme agit dans la magie, et l'image n'est agie que de la magie. Si nous voulons que s'effondre ce monde et que *s'effondre son effondrement*, nous devons déjà habiter puissamment le monde à venir, commençant par l'habiter spirituellement, pour l'accoucher ici-bas. Or les techniques par quoi les mondes mythiques descendent, fécondent et s'accouchent dans notre monde, et le vivifient de l'extérieur, ce sont les rites et les cérémonies magiques. Là, le geste, la danse, le mouvement, la psalmodie, toutes ces opérations sont interprétées collectivement par une communauté secrète, souchée sur le monde sacré, possédée par ces puissances imaginales. C'est pourquoi, dans le droit fil de Georges Bataille et de Henri Corbin, Königstein s'efforce de trouver ce qui, dans le monde moderne, le déborde de toute part : des cérémonies faisant « descendre » des symboles, des fraternités occultes opérant ces « descentes », lesquelles pourront restituer — par la transgression qu'est l'irruption du sacré dans un monde profané (plus que profane) — l'imaginal. En revenant sans cesse sur la question de l'initiation, des cérémonies sacrées, des mythes archaïques, Königstein réactive les puissances imaginales

qui feront éclater l'imposture métaphysique de l'ordure universelle.

Un mot encore sur le moment historique d'apparition de A.-R. Königstein. La veille de l'insurrection zapatiste au Mexique, au soir du premier janvier 1994, des Indiens chiapatèques voient passer à la lisière de la forêt de la Realidad un spectre. Se détachant sur l'épaisse jungle de caféiers et d'orangers, émargeant de la brume rosie par l'aube, le fantôme de Zapata monté sur son cheval Bucephalo longe l'orée du bois. C'est le signe que les peuples indigènes attendaient. Les dieux et les esprits leur sont favorables ; l'insurrection a été précédée d'une résurrection ; ils peuvent prendre les armes. Au même moment, Königstein écrit son premier texte, qu'il dédie au sous-commandant Marcos. C'est un texte étrange, qui conjugue les références à l'animiste des Chiapatèques aux manifestes insurrectionnels européens et à la tradition hermétique gréco-alexandrine. Il circule d'abord clandestinement, de la main à la main, dans toute l'Europe, dans un format photocopié, qui fait penser aux *samizdats*. Puis il est ramené au Mexique dans les bagages de l'officier de l'Armée Nationale de Libération Zapatiste en charge de recueillir des fonds en Europe. Marcos l'apprécie. Les Indiens l'apprécieront également, et joueront quelques-uns des tableaux sur les places des villages qu'ils veulent libérer...

Ainsi entrent en scène les écrits de Königstein, précédés d'un fantôme qui frôle la lisière de la Realidad, et suivis d'Indiens qui s'emparent du texte pour en faire un mystère médiéval.

N'est-ce pas là, en résumé, toute la promesse que contient l'œuvre de K. ?

Alain Guyard